

Accroché à la falaise du Je

AVEC REUS, 2066, DERNIER VOLET D'UNE TRILOGIE, L'OULIPIEN PABLO MARTÍN SÁNCHEZ DÉLIVRE UN CARNET INTIME DYSTOPIQUE PLEIN D'HUMOUR ET DE GRAVITÉ.

L'écriture, la littérature peut-elle nous définir ? Et comment ? En élidant une lettre, fût-elle la plus usitée de la langue française comme dans *La Disparition* de Georges Perec ? Ou plus simplement (quoique ?) contenir son auteur comme chez Pablo Martín Sánchez ? Après s'être inquiété dans *L'Instant décisif* (La Contre Allée, 2017) des événements qui ont marqué le jour de sa naissance, être parti à l'assaut de son identité avec *L'Anarchiste qui s'appelaient comme moi* (Zulma & La Contre Allée, 2021), le voici se projetant dans le futur de son lieu de naissance, Reus, ville au sud de la Catalogne, voisine de Tarragone, en 2066. Le titre original de ce roman, dont l'auteur s'exprime en espagnol, maîtrise parfaitement le français (à la fois diplômé en art dramatique à Barcelone et docteur en langue et littérature françaises de l'université Lille-III) est *Diario de un viejo cabezota, Journal d'un vieux cabochard*. En 2014, Pablo Martín Sánchez fut le premier Ibère à intégrer l'Ouvroir de littérature potentielle.

S'il aura 89 ans en 2066, il en a actuellement 47 et imagine un futur qui aujourd'hui nous paraît de plus en plus anxiogène. Pour cela, il entreprend d'incessants allers et retours entre un passé effectif et un futur présent fictionnel. Depuis les années 20 du XXI^e siècle, nombre d'événements inquiétants ont coulé sous les ponts de Reus.

Lui qui fut donc écrivain, s'arrêta d'écrire. La Grande Panne priva d'électricité, d'internet, de téléphone et progressivement d'informations toute une partie du monde. Eau, nourriture vinrent aussi à manquer. Suite au Pacte de la Honte, lié à des bouleversements géopolitico-stratégiques, la Péninsule ibérique devra être évacuée. Une communauté de vieux survivants clopinants s'y refuse. Barricadés dans un ancien asile, ils résistent aux autres humains démunis qui, tels des zombies, souhaitent leur dérober le peu qu'il leur reste. À cause d'une entorse, notre héros est obligé de garder le lit et finit par arracher les pages blanches d'ouvrages vermoulus pour écrire son journal. « *Je crois que j'ai dit en commençant ce journal, que mon intention n'était pas de devenir historien. Nous serions frais si les jeunes futures devaient apprendre l'histoire dans les journaux intimes ! Mais je ne peux omettre de dire que c'est aujourd'hui le dixième anniversaire de l'attentat du Stade de France de Paris, pendant la demi-finale de la Coupe d'Europe de football qui opposait les équipes d'Allemagne et de Hollande et qui fut l'étincelle qui alluma la mèche de la Troisième Guerre mondiale.* »

Après des morts violentes liées aux agressions extérieures, ou des fuites, le groupe se réduit comme peau de chagrin. Mais des joies, des petits miracles, des rires, un burlesque épique parsèmeront ce récit apocalyptique, voire post-atomique. Le vieux Cabochard redécouvrira l'amour et même l'érection grâce à des pâtes à mâcher, un enfant naîtra, le passé de Reus sera loué...

Avec une virtuosité de démiurge, générant des torrents d'écriture, des collages, des innovations technologiques, de nouvelles pratiques de procréation, l'insertion de poèmes et documents,

Pablo Martín Sánchez s'empare ici de tous les codes de l'Oulipo, mais aussi des autres genres littéraires, jusqu'au western. En hommage à Perec, il épuise un lieu et une nouvelle cantilène de *Je me souviens* : « *Je me souviens des rubans de tipex dont on se servait pour corriger les fautes de frappe à la machine.* » Une diligence surgie du parc d'attractions voisin de Port Aventura sème le chaos. Le Dalí franquiste réapparaît. Le récit se termine en crèche catalane avec sa vierge de 12 ans made in Taïwan, son petit Jésus transgenre et son Saint Joseph en santon caganer. Pablo Martín Sánchez, conteur hors pair est aussi un grand manipulateur de marionnettes. Grandiose, cette littérature qui dévoile ses coutures !

Pablo Martín Sánchez, est-ce qu'un journal intime qui invente un futur dans lequel le narrateur s'interroge sur son passé peut être de l'auto-science-fiction ?

De l'auto-science-fiction, de la science-fiction auto-fictive, ou de la dystopie autobiographique, un mélange de genres. J'ai toujours joué avec ça dans tous mes livres. Le personnage principal écrit son journal en 2066, mais revient sur son passé qui commence dans les années 1970. Donc, la moitié de ses souvenirs sont des souvenirs autobiographiques et l'autre moitié de la pure fiction.

Le roman imagine un futur, mais projette aussi des terreurs très présentes.

Tout à fait. L'exergue du livre utilise une citation de Lionel Shriver qui dit que les intrigues qui se déroulent dans le futur traitent de choses qui effraient dans le présent. En réalité, elles ne traitent pas du futur. Le livre a été écrit entre 2017 et 2019. Il est sorti en Espagne fin 2020. Entre la fin de l'écriture et la publication, il y a eu la pandémie. Beaucoup de gens m'ont dit : « *Le livre parle de la pandémie, c'est une peur présente* ». Oui, c'est dans le roman, mais quand je l'ai écrit, je ne m'attendais pas à la pandémie. Si on regarde bien, les peurs du narrateur sont plutôt d'ordre politique, pas médicales. Ce n'est pas la santé qui est première. Toute bonne dystopie, à mon avis, évoque le monde politique, idéologique. Et j'avais plein de peurs de ce type quand j'écrivais ce livre. Si cela n'avait été que le climat ou la santé, ce serait plutôt un roman apocalyptique.

Pourtant, le roman se passe dans un ancien asile. Il y a là comme une tentative d'épuisement de ce lieu ?

Je n'avais jamais pensé en ces termes si perrechiens. Mais c'est tout à fait juste. C'est une tentative de réduction comme Sartre, dans *Huis clos*. Essayer de voir comment un petit groupe de résistants survit dans cet espace fermé, qui était un ancien centre psychiatrique, qui est devenu, dans le roman, un hôpital de guerre. Ce qui m'intéressait, c'était de voir comment ces gens-là, poussés à des conditions limites, réagissaient en se confrontant aux étrangers qui viennent de l'extérieur. Et donc, oui, il y a cette réflexion sur l'autre et sur les limites de l'être humain.